

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:
 Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
 Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
 Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 546—SAMEDI, 20 OCTOBRE 1894
BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
 BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:
 La ligne, par insertion - - - - 10 cents
 Insertions subséquentes - - - - 5 cents
 Tarif spécial pour annonces à long terme



MONTRÉAL—PRINCIPAUX INCIDENTS DE LA QUINZAINE.—Dessin de Edmond-J. Massicotte

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 OCTOBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Trente ans, par Benjamin Sulte. — Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—La guerre en Asie, par P. C.— Sainte-Cécile du Bic, par Pierre-Georges Roy.— Un tour de bateau, par Fauvette.— Notes et impressions.— Poésie : Voix de la vague, par François Fabié.— Notes sur la littérature française, par Pierre Bédard. Curiosités scientifiques, par Fulbert Damontell.— Le nouveau roi du Dahomey.— Prisonniers chinois.— Un conseil par semaine.— Poésie : Le dimanche du tempérament.— Nouvelle : Gretchen, par Louis Coqueton.— Chronique des voyages.— Comment introduire le bonheur dans la famille.— Carnet de la cuisinière.— Agriculture.— Notes et faits.— Nouvelles à la main.— Galerie échiquenne (avec portraits).— Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Principaux incidents de la quinzaine.— La guerre entre la Chine et le Japon : Convoi de prisonniers Chinois.— Agoliagbo, le nouveau roi du Dahomey.— A travers le Canada : Pont du chemin de fer du Pacifique à Ste-Rose ; Ecluse du canal et le pont du Grand-Tronc à Ste-Anne ; Les Shamrocks, champion de la saison 1894 ; Eglise et presbytère des Sulpiciens à Oka.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

AVIS

Le capitaine Johnson est autorisé à prendre et collecter des abonnements pour LE MONDE ILLUSTRÉ.

TRENTE ANS

Il y a eu hier trente ans que la population de Montréal fut éveillée par l'une de ces nouvelles qui font présager le bouleversement de toute la société, comme les anciens choléras, les tremblements de terre ou l'invasion des barbares.

Avons qu'il y avait de quoi s'alarmer : ce n'était ni plus ni moins qu'une menace de guerre et de guerre immédiate. Le conflit qui faisait rage entre les Etats du Nord et ceux du Sud débordait enfin jusque ici. Le Canada se trouvait mêlé tout à coup au gigantesque drame qui se jouait dans le sang des peuples depuis quatre années déjà—mais ce n'était point de sa faute. Voici comment arriva cette aventure :

Vingt ou trente Sadiates bien armés, venaient d'apparaître à Saint-Alban, Vermont, et de piller les banques de la ville, se donnant en outre le plaisir de voler des chevaux, de mettre les magasins à sac et de causer le plus de dégâts possibles, au moyen du feu, de la poudre et du poignard. Ils ne tuèrent qu'un seul homme mais en blessèrent plusieurs.

Comme les gaillards avaient préparé leur raid sur le territoire canadien, ils nous compromettaient gravement pour n'avoir pas fait bonne garde ; ce fut bien pis lorsque, le 19 octobre 1864, ils cherchèrent refuge parmi nous.

Le gouvernement américain fit les gros yeux ; c'est alors que nous apprîmes, tout à la fois, le coup de Saint-Alban et le contre coup qui en résultait pour notre situation.

Dès le 21 notre police tenait sous clef treize des coupables. La justice débattit longtemps sur cette affaire et ne conclut à rien, sinon qu'elle n'était pas en présence d'un cas clairement exposé, d'une plainte nettement formulée, d'un crime qui nous concernait. Le 14 décembre on élargit ces messieurs, qui ne se firent pas prier pour aller se faire pendre ailleurs.

Bien entendu que le gouvernement de Washington ne songeait pas à badiner sur l'article : il présenta son compte—qui fut payé rubis sur l'ongle : \$75,000. C'était pour rien, en vérité, car nous avions eu peur pour la valeur d'un million au bas mot. Il y eut deux mois de fièvre que personne ne saurait oublier après y avoir passé. Ce n'était pas une répétition de l'effervescence qui suivit l'affaire du Trent en 1861, c'était quelque chose qui grondait tout près de nous, un remuement sous nos pieds, un bruit désagréable sur nos têtes : le fracas des armes, les lueurs de l'incendie, le spectacle du sang—les horreurs de l'invasion, en un mot.

Les uns, plus effrayés que les autres, poussaient leurs raisonnements à l'extrême. Sur la place du marché il circulait des rumeurs terribles. J'ai entendu une femme dire à sa voisine :

—Ce sera la fin du monde, chacun le dit.

—Tant que ça ! vous ne sauriez croire comme je suis en peine.

—Je n'en doute guère....

—La fin du monde ! et mon mari qui est dans le bois !....

Benjamin Sulte

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Mgr Emard, évêque de Valleyfield, s'est embarqué, le samedi 6 courant, à bord du *Parisian*. Il se rend à Rome avec M. Castonguay, un des prêtres de son diocèse.

Le carnaval de Québec est chose décidée. A une assemblée tenue le 9 courant, à l'Hôtel de Ville, un comité s'est formé pour recueillir les souscriptions.

La frégate française, l'*Aréthuse*, qui a déjà visité Montréal et Québec, s'appête à se rendre à Madagascar pour prendre part à l'expédition qui va être dirigée contre cette grande île.

On annonce la mort de M. A.-G. Tourangeau, maître de poste et ancien maire de la ville de Québec. M. Tourangeau a succombé dans la nuit du 8 au 9 courant.

Une dépêche annonce que le rameur E.-J. Paradis, parti de Montréal le 10, après-midi, dans un canot à rames, est arrivé à Québec le lendemain. Le trajet a duré 23 heures et 40 minutes.

Le *Foyer Canadien*, tel est le titre d'une nouvelle revue littéraire et religieuse qui vient de paraître à Chicago. Elle se dévouera spécialement à la défense des Canadiens Français. M. l'abbé J. H. Bouffard en est le rédacteur, et M. L. E. Bastien l'éditeur propriétaire. M. G.-A. Damont a été nommé correspondant de cette revue pour le Canada.

Une dépêche, datée du 9, de Granada (Nicaragua) au *Star and Herald*, annonce qu'une terrible explosion a eu lieu à Granada : Les casernes ont sauté et un quart de la ville a éprouvé de grands dommages. Le nombre des personnes tuées est évalué à deux cents et il y a beaucoup de blessés.

On se propose, à Québec, de recevoir dignement Mgr Satoili, délégué papal aux Etats-Unis, qui doit arriver en cette ville, le 17 courant. Son Eminence officiera le soir à la Basilique, et assistera le lendemain à une soirée donnée en son honneur à l'université Laval.

Selon le *Journal of Commerce*, les dégâts causés par le feu, aux Etats-Unis et au Canada, durant le mois de septembre, se montent à \$10 142,000. En septembre 1893, ils se sont élevés à \$10,508,200. Les pertes totales pour les neuf premiers mois de 1894 sont de \$97 000,000. Pour la période correspondante de 1893 ils se sont élevés à \$121,000,000.

Le gouverneur anglais, dit le *Gaulois*, vient de nommer au poste de major général des tueurs de tigres de la presqu'île de Malacca, un Français, M. de Nancourt qui, depuis onze ans qu'il habite le pays, n'a pas tué moins de cinq cents tigres, jaguars et léopards. Un des concurrents de M. de Nancourt était le major Probyn, qui exerce depuis de longues années en Hindoustan, la profession très impopulaire de tueur de tigres. Le major Probyn, n'ayant à son actif que quatre cents fauves, s'est vu sacrifié à notre compatriote.

Des rapports reçus des Antilles par la poste disent qu'un cyclone a dévasté un grand nombre d'îles. Les colonies françaises de la Guadeloupe et de la Martinique ont été, paraît-il, très éprouvées. Plusieurs navires parmi lesquels le vapeur français qui fait le service de la poste ont été jetés à la côte. Ce dernier est échoué près de Pointe-à-Pitre.

Saint-Thomas et Saint-Domingue ont aussi senti les effets du cyclone. On constate jusqu'à présent qu'une douzaine de personnes ont péri.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*J.-G. R.*, Boston.—Merci pour votre offre gracieuse. Il est de toute nécessité que votre dessin soit fait à la plume.

Mlle Blanche B., Montréal.—La poésie envoyée contient trop de fautes de versification pour être publiée ainsi.

LA GUERRE EN ASIE

Les Chinois commencent à trouver que la soupe japonaise est trop chaude. Leur flotte bloquée dans le golfe de Pet Chi Li, où les navires japonais la surveillent étroitement, n'ose plus se mesurer avec ceux-ci, et, prisonnière comme elle l'est, ne peut plus empêcher les ennemis de débarquer des troupes sur le territoire des Fils du Ciel.

A Pékin, l'empereur de Chine a si peu de confiance dans la bravoure de ses loyaux sujets, qu'il a confié la garde de ses trésors et de son auguste personne à des Mongoliens, qui sont eux-mêmes ennemis jurés des Chinois.

La ville de Moukden attend, dans la terreur, l'arrivée de l'armée japonaise, forte de près de 100,000 hommes, et qui s'avance dans un ordre admirable. C'est la Corée qui, en grande partie, lui fournit ses provisions, et l'entretien de cette armée en marche coûte, par jour, au gouvernement japonais la somme énorme de \$300 000, tous jours payée rubis sur l'ongle. Près de \$40,000,000 sont, du reste, en réserve pour les besoins de la campagne.

Wi-Jou, Che-Foo, sont prises, New-Chang aura prochainement le même sort et, quand elle sera au pouvoir des Japonais, Pékin sera séparée complètement de l'armée chinoise et devra se défendre toute seule.

Les puissances étrangères, la France, la Russie, l'Angleterre et l'Allemagne, surveillent les opérations et ont décidé de ne pas entraver la marche victorieuse des Japonais, tout en contrôlant leurs succès afin de protéger autant que possible les intérêts Européens en Orient. Espérons que leur médiation éclairée aidera puissamment à la pacification des contrées dévastées par l'affreux fléau de la guerre.

Les dernières dépêches annoncent que la Chine, par l'entremise du ministre d'Angleterre à Tokio, demande la paix au Japon. Elle offre de reconnaître l'indépendance de la Corée et de payer une forte indemnité de guerre.

C'est le prince Kung lui-même et le vice roi Li-Hung Chang qui auraient fait cette proposition si humiliante pour l'empire Chinois.—P. C.

SAINTE-CÉCILE DU BIC



Lacques Cartier, dans son deuxième voyage, entra dans le havre aujourd'hui désigné sous le nom de havre du Bic et lui donna le nom de *Notre Saint-Jean* parcequ'il le découvrit le jour de la décollation de saint Jean Baptiste. Citons plutôt son récit :

"Le hable deuantdict ou pofafmes qui est à la terre

du Su, est hable de marie et de peu de vailleur, nous les nommafmes les ylleaux faintet jehan, parce que nous y entrafnes le iour de la decollation dudict fait. Le dict hable des ylleaux faintet jeha affiche toutes les marees, et y maryne l'eau de deux brasses : Le meilleur lieu à mettre nauires est vers le Su d'ung petit ylot qui est au parmy du dict hable bort au dict ylot."

Jean Alphonse, dans son *Routier*, désigne le havre du Bic sous le nom de Cap de Marbre.

Champlain, en 1603, le nomme *Pic* :

"Du dict Mantanne, dit-il, nous vinfmes prendre congnoissance du Pic, où il y a vingt lieues, qui est à la ditte bande du Su ; dudict Pic, nous traufferfmes la rivière iusques à Tadousac, où il y a quinze lieues."

Pourquoi Jean Alphonse a-t-il substitué le nom de Cap de Marbre à celui d'Ilots Saint-Jean donné par le découvreur malouin ? Pour quelle raison le nom de Cap de Marbre a-t-il, à son tour, été supplanté par celui de Bic ? Quelle est la signification de ce dernier mot ? Ce sont là des questions auxquelles nous ne pouvons répondre.

Le havre du Bic est incomparablement beau. L'héroïne de Mme Brooke, Emily Montagne, en le voyant, en 1767, s'écriait : "Je voudrais être reine du Bic."

M. d'Avangour, gouverneur du Canada, avait formé le projet d'ouvrir un port, et d'établir un entrepôt pour le commerce dans le havre du Bic. Les navires venant de France se seraient arrêtés en ce lieu, y auraient déposé leurs marchandises, et pris pour le retour les fourrures et autres articles d'exportation fournis par le Canada. Ce projet, alors abandonné comme beaucoup d'autres, a depuis été remis sur le tapis et de nouveau laissé de côté.

Du havre le nom de Bic s'étendit à la côte. Le 6 mai 1675, la seigneurie du Bic fut concédée par le comte de Frontenac à Charles Denis de Vitry. En 1781, elle était la propriété de Gilles Ignace Joseph Aubert de la Chesnaye, et de la marquise de Albergati Vazza qui la tenaient de leur père, acquéreur des droits du premier concessionnaire. En octobre 1822, la seigneurie du Bic appartenait à Azariah Pritchard, qui l'échangea pour une autre propriété avec Archibald Campbell, notaire de Québec. Le 10 novembre 1852, par un acte de donation, M. Campbell la transmit au notaire William-Darling Campbell, aujourd'hui décédé.

L'Islet au Massacre, l'île du Bic, le Cap Enragé, l'île Brûlé, le Cap à l'Original sont des lieux familiers aux marins du Saint-Laurent qui y ont bien des fois trouvé un abri dans les tempêtes.

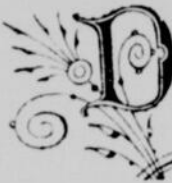
C'est sur l'Islet au Massacre que J.-C. Taché, s'appuyant sur un passage de la relation du deuxième voyage de Cartier, a placé le théâtre de son émouvante légende, *l'Évangile ignoré, l'Évangile prêché, l'Évangile connu*.

Sainte Cécile fut choisie pour patronne du Bic en l'honneur de la femme du seigneur Archibald Campbell, lors de l'érection canonique de la paroisse, le 18 février 1830. Du moins, c'est ce que laisse entendre le passage suivant d'une lettre de Mgr Signay, évêque de Québec, à M. Destroismaisons, curé de Rimouski et desservant du Bic :

"Je vous ai déjà dit que le seigneur, M. Archd. Campbell, fier de voir ériger une église dont la patronne, sainte Cécile, fait plaisir à sa dame, qui s'appelle Cécile, m'a témoigné qu'il donnerait gratis une terre, que l'on trouverait commode et adoptée aux besoins de ses vassaux catholiques."

Pierre Georges Roy

UN TOUR DE BATEAU



DIMANCHE 26 août, dans l'après-midi, je voguais tranquillement sur le beau fleuve Saint-Laurent. Je n'étais pas seule, une gaie, charmante et spirituelle compagne de voyage partageait les plaisirs de cette excursion. Toutes deux nous

savions apprécier et goûter le charme d'un tour sur le Québec.

Pendant que le bateau, de ses roues écumeuses, battait les ondes, nous cheminions au milieu de ceux qu'il emportait vers diverses destinations. Rien de pittoresque comme le spectacle de cette fourmilère bariolée qui se renouvelle à chaque escale, plusieurs passagers se hâtent de débarquer avec tout leur attirail de bagages, tandis que de nouveaux venus ne mettent pas moins d'empressement à franchir en sens inverse le frêle pont de planches qui met en communication le rivage et le bateau.

Ici l'élément liquide et perfide nous retient dans une étroite prison et force est à tous les touristes de naviguer de conserve pendant un certain temps, ce qui fournit les moyens de s'observer et de s'étudier à loisir.

Tous les âges, toutes les conditions sociales, tous les caractères sont là sous les yeux ; et bien qu'un certain décorum soit gardé, on peut surprendre plus d'un secret. Et puis il y a des choses qui ne sont pas secrètes du tout. Les Canadiens se font tout de suite reconnaître à leur air poli et expansif ; les Anglais, à la raideur de leur maintien et à la brièveté de leurs renseignements ; les *ladies* à leurs façons... sans façon, les *misses* à leur air vaporeux et sentimental ; les canadiennes jeunes ou non... que dirai-je d'elles ! Je ne voudrais ni trop les louer, ni leur faire de trop mauvais compliments. A la vérité, je préfère laisser un de mes lecteurs faire leur appréciation. Je ne veux pas flatter "ma payse" mais il m'a semblé que nous étions très bien représentées.

Il se forme parfois de petits groupes qui sont tout un monde. Ici l'on soupe en famille. D'en bas on vous apporte une tasse de thé bien chaud. La maman tire de son sac un pâté acheté au dernier buffet et des friandises pour les enfants. On mange gravement, posément, comme si l'on n'avait pas autre chose à faire et les charmes du paysage sont totalement négligés. Ailleurs deux ou trois "dudes" nonchalamment étendus sur un banc, agitant leur *stick* pour se donner une contenance à la mode, jettent un regard distrait sur la rive fuyante ; d'autres sont plus attentifs, sur la beauté féminine qu'ils aperçoivent de profil, ce qui

ne les empêche pas de fumer leurs sempiternelles cigarettes.

Cependant, le bateau poursuit sa course, visitant de temps en temps les rives du fleuve et s'arrêtant pour déposer un certain nombre de promeneurs et en prendre de nouveaux. Ce genre de traversée a ses agréments et nous procure des aspects très variés. Quand on touche à l'une des rives, la distance où l'on se trouve de l'autre rive nous permet d'apercevoir simultanément plusieurs villages qui se baignent coquettement dans les eaux ; sur le second, les coteaux modérés, comme dit Sainte Beuve quelque part, avec leurs pelouses verdoyantes et leurs vergers, que l'on soupçonne plutôt qu'on ne les voit distinctement ; sur le troisième, les hautes collines couvertes de sombres sapins. A mesure que l'on approche, il se produit un double effet d'optique, qui n'est pas sans charme. Les collines s'affaissent peu à peu et disparaissent derrière les coteaux qui au contraire, s'élèvent. Les objets prennent des proportions plus grandes et des contours plus nets. Cette maisonnette qui ressemblait à un de ces petits joujoux de bois ou de carton, à l'aide desquels on amuse les enfants, prend un air respectable, montre ses portes et ses fenêtres ; bientôt vous apercevez ses hôtes ; si elle était de verre vous distinguerez les meubles.

Les arbres, les clôtures, les haies font en même temps leur apparition, les animaux aussi. Vous étudiez avec intérêt ces masses d'abord confuses d'où se dégagent peu à peu des groupes, quelquefois de petites scènes qui donnent de la vie au paysage. Enfin, en abordant, voici tout le mouvement d'un port en miniature : deux ou trois barques de pêcheurs, ou de plaisance ; les curieux qui mettent le nez à la fenêtre pour voir arriver le bateau, les affairés qui se hâtent en apportant leurs personnes ou leurs bagages, les hommes de service qui attrappent au vol les amarres qu'on a lancées du bord.

Vous détournez les yeux vers l'autre rive :—Là un spectacle inverse vous attend. Les campagnes où vous êtes passés, il y a une demi-heure, se dissimulent dans l'ombre : vous cherchez le clocher dont vous admiriez la flèche élancée, ce n'est plus qu'une aiguille. En revanche, ces monts éloignés qui se cachaient derrière les premières collines, ont surgi comme des géants et surplombent avec une mine soucieuse.

Mais déjà le *steamboat* cingle vers cet horizon à demi effacé. Encore quelques minutes et vous allez déchiffrer ce tableau qui est devenu pour vous une énigme et retrouver les hommes et les choses que l'éloignement a fait s'évanouir devant vous.

L'orchestre se fait de nouveau entendre. Les musiciens tirent de leurs instruments des sons d'une parfaite justesse et qui se marient entre eux avec une mesure non moins parfaite. La douceur mélodieuse des morceaux exécutés n'est pas sans charmes. Aux cœurs en proie aux agitations et aux conflits des passions, il faut une instrumentation fiévreuse ; mais les âmes que possèdent un sentiment unique de calme rêveur goûtent singulièrement le retour des mêmes motifs.

Fauville

NOTES ET IMPRESSIONS

Celui-là qui est maître de l'éducation peut changer la face du monde.—LEIBNITZ.

Le côté de la lorgnette qui rapetisse les objets n'est pas plus vrai que le côté qui les grossit.—ALPH. KARR.

La cause de l'instruction est la grande cause populaire ; c'est celle de nos institutions politiques ; c'est la cause nationale par excellence. Pour moi je ne l'examine jamais sans me sentir ému jusqu'aux larmes, en voyant si peu d'efforts faits pour le triomphe d'une si noble cause.—HONORÉ MERCIER.



VOIX DE LA VAGUE

Depuis deux jours, sur ses rivages,
Avec des aboiments sauvages,
La mer pousse ses flots hurlants :
Ils arrivent de loin, se pressent,
Se cabrent, menaçants, et dressent
Sur leurs cous glauques leurs crins blancs.

Puis, par grandes files, sans trêves
A l'assaut des rocs et des grèves
Ils courent sous le fouet du vent.
S'élançant furieux, s'éroulent
En retombant sur ceux qui roalent
Et les ramènent en avant.

Et de là montent des vacarmes
Tels, qu'à si deux peuples en armes
S'entre-choquent en un champ clos.
Il jaillirait vers les nues
Moins de clameurs et de huées,
De blasphèmes et de sanglots....

Et moi, qui supplie à cette heure
Tout ce qui chante, crie ou pleure
Dans l'orchestre de l'Univers
De parler à voix haute et claire,
Je dis à la vague en colère :
" Conte-moi donc les maux soufferts."

Lors, courbant sa crête en spirale,
La vague, avec un affreux râle,
Crache à mes pieds un caillou rond,
Le reprend encor, le repousse,
Fuit et revient à la rescousse,
La rage au cœur, l'écume au front.

Puis ricanant : " Tu crois, poète,
" Dit-elle, que je m'inquiète
" Du sort des marins naufragés,
" Et que mes plaintes infinies
" De leurs farouches harmonies,
" Bercent ceux que j'ai submergés ?

" Détrompe-toi ! Je suis aveugle
" Et sourde et bête ; et si je beugle,
" C'est qu'un jour, pour me tromper,
" Ce caillou roula de sa cime
" Et que depuis mille ans je trime
" Vainement à l'y remonter."

FRANÇOIS FABIÉ.

NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVIII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Deuxième partie. — Morale et philosophie proprement dite



La morale est la plus belle partie de la philosophie ; elle consiste principalement dans l'étude approfondie de la nature humaine et de ses attributs. *Nosce te ipsum*, connais-toi toi-même, voilà toute la science de la morale, et celle-ci donne alors à celui qui a fait cette étude le remède infailible pour combattre victorieusement et ses défauts et ses vices, en autant naturellement que sa volonté y participe. La morale ne demande pas seulement à l'homme de réprimer ses passions, mais aussi d'être bon et vertueux, en vue d'une vie qui sera éternellement heureuse ; aussi l'a-t-on définie avec raison la Science de la vie, en vue de l'Éternité.

La philosophie, elle, n'est pas seulement l'étude de l'homme et de ses passions, mais aussi et surtout celle des rapports constants de ses diverses facultés avec l'âme, et de l'union intime de ce principe de son être avec la Divinité.

Au XVII^e siècle, presque tous les écrivains, entre autres Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine, prêchèrent dans leurs écrits une bonne et saine morale. Chez les prédicateurs, cette science de l'homme fut, pour ainsi dire, la première, celle à laquelle ils vouèrent tous leurs efforts, consacèrent

tout leur génie ; ils suivirent, en cela, ce principe qu'énonça Fleury dans son *Discours sur l'histoire Ecclésiastique* : " Un prédicateur, disait-il, se doit regarder comme un véritable professeur de morale, et n'être point content qu'il en ait composé un cours entier et qu'il ne l'ait enseigné plusieurs fois."

D'autres se livrèrent tout spécialement à cette belle science de la morale, et publièrent sur ce sujet des ouvrages immortels qui, de tout temps, devront être regardés par les hommes comme des guides sûrs et expérimentés, servant à protéger leur marche dans le sentier difficile de la vie.

Nicole, dans ses *Essais de morale*, La Rochefoucauld, dans ses *Maximes*, La Bruyère, dans ses *Caractères*, et Pascal dans ses *Pensées*, donnèrent de grandes leçons de morale et cherchèrent à faire le bonheur de leurs semblables en exaltant la vertu et en méprisant le vice.

Quoi que le XVII^e siècle ne fut pas un siècle philosophique, comme le XVIII^e, par exemple, il a cependant produit dans cette science des sciences plusieurs génies qui ont laissé des œuvres admirables.

Descartes fut le plus illustre parmi les philosophes du grand siècle ; le premier il déclara qu'il ne fallait pas seulement croire, mais aussi qu'il fallait penser, et en défense de sa nouvelle doctrine, il publia son *Discours sur la méthode*, qui exerça une si grande influence sur les lettres, au XVII^e siècle, et créa dans la philosophie une si grande révolution. D'autres, comme Gassendi, l'adversaire de Descartes, Lamy, Huet, Bayle, Antoine Arnauld, Robert d'Andilly Arnauld, Malebranche, Bossuet, dans son *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, et Fénelon dans son *Traité de l'existence de Dieu*, ont été, après Descartes, les philosophes les plus remarquables de la France à cette époque glorieuse.

Une institution qui a fourni le plus d'adeptes à la morale et à la philosophie proprement dite, au XVII^e siècle, fut celle de Port Royal (1). Des pieux solitaires vivaient dans ce monastère, rappelant par leur vie édifiante la ferveur des premiers chrétiens. Parmi eux, Nicole, Pascal, les deux Arnauld, Lancelot, et bien d'autres, donnèrent un grand éclat à cette institution.

Lorsque le jansénisme parut, il trouva dans les docteurs de Port Royal de très zélés partisans (2).

Pierre Bédard

(1) Ce couvent célèbre fut fondé au XIII^e siècle, et son existence jusqu'au XVII^e siècle fut des plus paisibles. En 1608, Angélique Arnauld, sœur d'Antoine et de Robert Arnauld, devint abbesse de ce monastère. Cette femme, qui était d'un grand caractère et d'une haute intelligence, entreprit courageusement la réforme de l'institution de Port-Royal des Champs, et par son travail infatigable et son activité extraordinaire, sut attirer près d'elle un grand nombre de personnes distinguées. Le couvent devint bientôt trop étroit, et fut transporté à Paris, en 1626. C'est vers cette époque que se réunirent près du couvent quelques pieux solitaires qui adoptèrent comme règlement celui imposé aux religieuses par la Mère Angélique.

Nicole, les deux Arnauld, Lancelot, LeMaistre de Sacy, furent les premiers religieux de Port Royal, et Pascal vint bientôt les rejoindre, en 1655. Les *Messieurs* de Port-Royal passaient leur vie entre la prière et le travail ; gens d'une immense érudition, ils fondèrent des *Petites écoles* dont la renommée devint bientôt universelle, et pour lesquelles, Lancelot et LeMaistre de Sacy publièrent des *Méthodes* grecque et latine, une *Grammaire* célèbre, etc. Ce fut à propos de ces *Petites écoles* que naquirent des dissentiments entre les *Messieurs* et les Jésuites. Ces difficultés premières devaient bientôt s'accroître avec la querelle religieuse du jansénisme.

Les solitaires de Port-Royal furent chassés d'abord par Richelieu, mais ils revinrent presque aussitôt ; de nouveau persécutés, ils abandonnèrent finalement leur monastère en 1679.

(2) Cette trop fameuse querelle religieuse qui souleva au XVII^e siècle tant de bruit et de laquelle il nous est resté un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, les *Provinciales* de Pascal, prit naissance en 1643, entre les *Messieurs* de Port-Royal, et les Jésuites. Un Jésuite espagnol, nommé Molina, dans un ouvrage intitulé *Concordie de la grâce et du libre arbitre*, avait soutenu que la grâce n'était efficace qu'en autant que la volonté humaine y participait ; Jansénius, évêque d'Ypres, en Hollande, se basant sur saint Augustin, combattit cette doctrine, et soutint au contraire, que Dieu était tout-puissant, et que par suite, aucune volonté humaine ne pouvait empêcher la grâce de se manifester efficacement à l'homme, lorsque le moment de cette grâce, fixé par Dieu, était arrivé. Jansénius, pour mieux se défendre, entreprit un grand

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

Un peu d'ethnographie. — Usages et légendes de Pâques. — Le rouge-gorge et l'oiseau de Pâques. — L'histoire d'un épi de blé. — Une légende berriçoise. — Cravate rouge et ruban d'amour. — Le bois dans les chaudières du Morbihan. — Un arbre de deux mille ans. — Une coutume d'Alsace. — De l'antiquité dans le monde végétal. — La fin du chêne d'Autraye. — Une ville féerique et la fiole enchantée. — Le bourgeon d'amour.

Le blé est la plante-mère. Dans presque tous les pays son épi charmant et vénéré se mêle aux plus gracieuses traditions, aux plus touchants usages. Dans la riche Lombardie aux vastes champs de blé, le jeune homme qui, au printemps, recherche la main d'une jeune fille, attache un bouquet d'épis, relique champêtre des moissons passées, à la porte de sa maison.

C'est le samedi-saint, à la nuit tombante, que cette demande gracieuse et muette est formulée, aux regards de tous. C'est l'épi qui parle, qui sollicite, qui prie. Le jour de Pâques, si le bouquet a été détaché, c'est que le prétendant est agréé comme époux.

Dans les pays du Nord, le jour de Pâques, les enfants suspendent aux toits des maisons de petites gerbes de blé, gardées avec soin pendant tout l'hiver. Et aussitôt, les oiseaux du ciel se voyant servis, s'abattent comme une trombe sur les épis dorés.

La gerbe en est mouvante et toute grise. C'est plaisir de voir les oiselets se disputer à coups de bec les grains de blé. Il se trouve là des pinsons qui ont du salpêtre dans les pattes, des moineaux hardis comme des pages, des mésanges à collette blanche, des rouge-gorges cravatés de pourpre, des roitelets mignons, des chardonnerets vêtus d'écarlate et d'or. Tous, aux nouveaux rayons d'un soleil de fête, volent, trottent, becquettent en gazouillant autour de la gerbe de Pâques leur joyeux *alleluia*.

En Normandie enfin, lorsqu'un enfant naissait pendant les fêtes de Pâques, son père s'en allait dans la grange des fermes choisir un bel épi de blé qu'il suspendait à son berceau.

Le blé ! toujours le blé ! L'épi c'est la richesse et le travail, c'est la paix, c'est la famille, c'est le foyer ; de même que Pâques est la plus grande et la plus belle fête de l'année.

N'est-ce pas un jour de Pâques que le rouge-gorge apporta le froment dans la vieille Armorique ?

Le paysan breton raconte que, dans le Finistère, habitaient des moines agriculteurs, infatigables au travail, mais désolés de ne récolter jamais que du blé noir. Dans leurs ferventes prières de chaque soir, ils demandaient à Dieu de vouloir bien faire germer dans leur pauvre domaine de beaux épis comme ils en avaient vu en Normandie.

Et voici qu'un jour de Pâques, au doux carillon des cloches chantant de leurs voix aériennes la résurrection de Jésus, un moine aperçoit un petit oiseau qu'à sa cravate rouge il reconnaît bientôt pour jean-rouge-gorge. De son bec, le gentil oiseau laisse tomber un grain de blé. De ce grain sort plus tard un épi magnifique qui s'élève au-

ouvrage en latin, l'*Augustinus*, mais cette œuvre ne fut publiée que deux ans après sa mort arrivée en 1638.

L'*Augustinus* fut entièrement accepté par les *Messieurs* de Port-Royal, qui se trouvèrent ainsi à continuer la lutte contre la doctrine du jésuite Molina ; de là se dessinèrent deux camps bien distincts, les Molinistes et les Jansénistes.

Le pape Innocent X condamna la doctrine de Jansénius, sur cinq propositions qu'on lui avait présentées comme se trouvant dans l'*Augustinus*, mais les *Messieurs* de Port-Royal prétendirent que ces cinq propositions condamnées ne se trouvaient pas dans le livre de l'évêque Jansénius, et déclarèrent qu'ils adhéraient entièrement à la doctrine de saint Augustin. La querelle alors s'envenima, à un tel point que l'on fut obligé d'intervenir de part et d'autre pour apaiser les deux partis, et les engager à tourner plutôt leurs efforts contre l'ennemi commun, le libre-penseur, qu'on appelait en ce temps religieux, le libertin. C'est par suite de cette entente entre une partie des Jansénistes et les Molinistes que Pascal, après n'avoir publié que quelques lettres contre les Jésuites, entreprit ce grand ouvrage, l'*Apologie de la religion chrétienne*, où il prétendait détruire une à une toutes les erreurs existant alors. La mort le surprit au milieu de ce travail gigantesque et il ne nous en est resté que quelques feuillets [sépara que ses amis réunirent et publièrent sous le titre de *Pensées*].

dessus des blés noirs comme dans les bois un beau chêne domine les taillis.

L'épi était fée. De ces grains dorés que sème le vent jaillirent plus tard d'innombrables épis et la pauvre Bretagne vit alors ses sillons arides se couvrir de blondes moissons.

Encore le rouge-gorge que, dans le vieux Berri, on appelait autrefois, "Loiseau de Pâques." Une légende est, sans doute, l'origine de ce nom charmant.

Une jeune châtelaine, plus belle que le jour, se mourait de langueur dans son manoir des bords du Cher et rien ne pouvait la guérir.

Ayant apprivoisé un petit oiseau qui se perchait, en gazonnant, sur sa main pâlie ou sur son épaule frissonnante, la douce châtelaine prit, un jour, dans ses cheveux un petit ruban que lui donna son fiancé partant pour de longs voyages.

Ce ruban d'amour, elle l'attacha au cou de l'oiselet ; puis elle mourut, le jour de Pâques, quand le Christ ressuscitait, quand tout renaissait dans les champs et les bois. Un glas funèbre pour joyeux carillon et un *De profundis* ! pour *Alleluia* !

Le même jour, le pauvre oiseau, troublé peut-être par sa douleur, perdit le ruban de pourpre que sa maîtresse lui confia. Et c'était pitié de le voir chercher la faveur égarée, appeler d'une voix plaintive la jeune châtelaine, son amie.

Justement, par un beau soleil de Pâques, le bon Dieu se promenait lui-même, en compagnie de l'ange Gabriel, sur les bords du Cher, qu'il aimait tout particulièrement.

On sait que Dieu voit tout ; bientôt il aperçut le malheureux oiseau qui s'avance tristement au milieu des paquerettes et des boutons d'or, cherchant en vain le ruban perdu.

Touché de sa fidélité et de sa douleur, le seigneur appelle le gracieux volatile et pose sur son cou le bout de son doigt tout-puissant. O miracle, dont l'ange Gabriel lui-même est émerveillé, le cou de l'oiselet se trouve aussitôt paré d'une cravate éclatante qui remplace le ruban de la morte.

Et c'est ainsi, raconte-t-on dans les veilles berichonnes, que le rouge-gorge s'appelle aussi "oiseau de Pâques."

La riante fête de Pâques fleuries a également ses usages et ses légendes : quand Jésus fait son entrée triomphale dans Jérusalem, on jette sous ses pas des branches de palmiers et des rameaux de buis. Et quand le Galiléen expire sur la croix son dernier soupir vient s'éteindre sur les buis du Calvaire. Au même instant, le feuillage de l'arbre devient à la fois sombre et luisant comme s'il était mouillé de larmes et, depuis ce temps-là, le buis, ami des lieux incultes et solitaires, incline sur les tombes ses rameaux, toujours verts, triple symbole de douleur, d'espérance et d'immortalité.

Mais le buis est aussi un symbole de triomphe et d'allégresse. Quant vient Pâques fleuries, ce sont des avalanches de rameaux verts dans les sanctuaires et les maisons.

A la campagne, les chaumières, les granges et les bergeries ont une croix de buis clouée au-dessus des portes.

On verdoie les christs jaunissés et les alcôves rustiques après avoir jeté pieusement dans l'âtre les rameaux flétris de l'an passé qui pétillent dans la flamme et se changent en rameaux d'or.

En Bretagne, dans le vieux Morbihan, l'aïeule garde, dans un coin de son armoire en chêne, ces reliques des buis qui préservent de la grêle et de la foudre ; et elle compte les années de sa vie par ces rameaux, la branche flétrie ressuscitant dans la tombe, redevient aussi vert que l'herbe des prés.

Terminons cette causerie ethnographique par "le chêne de Pâques." Cette grande merveille botanique, après une existence de plus de deux mille ans, disparut enfin de son antique berceau en 1868. Cet incomparable ancêtre du monde végétal se trouvait en Alsace, à Autrave-es-Chêne, près de Cernay.

Voici la poétique et curieuse origine de son nom de fête : Le lundi de Pâques, les jeunes filles du

pays s'en allaient furtivement au pied de ce vénérable patriarche cueillir une branchette, qu'elle plaçaient à leur chevet, dans une fiole remplie d'eau ; si le rameau venait à s'épanouir, la jeune Alsacienne devait se marier dans le courant de l'année. Si, au contraire, les bourgeons se desséchaient, c'était noce remise au printemps prochain.

Souvent, une main mystérieuse remplaçait dans la fiole en deuil la branchette fanée par un rameau vert. Grâce à cette supercherie galante, l'espoir renaissait dans l'alcove attristée et l'époux rêvé ne tardait pas à venir. Sans doute, le bonhomme de chêne n'y était pour rien. On le faisait mentir effrontément. L'essentiel, c'était que la jeune fille trouvât l'époux souhaité et elle le trouvait : il n'y a que l'amour qui sauve.

Parfois, dans la fiole maudite se succédaient les branchettes fanées de plusieurs printemps, et la pauvre fille délaissée montrait, en passant, le poing au vieux chêne prophétique qui, ayant rassuré bien d'autres tempêtes dans sa carrière de deux mille ans, dédaignait cette injure de femme et continuait tranquillement à rendre ses oracles d'amour.

Le chêne de Pâques passait pour le plus énorme et le plus ancien de tous les arbres de notre vieil Occident. Quarante-cinq mètres de tour ! L'une de ses branches énormes, arbre elle-même, dépassait cinq mètres de circonférence. L'ombre que projetait ce géant des géants ressemblait à l'ombre d'une colline et l'aspect de sa copule immense figurait la troublante image d'une forêt. Ce chêne féérique avait vu César, Charlemagne et Napoléon. Il avait vu s'envoler les aigles romaines et s'implanter dans les Gaules la croix du Nazarin. Il avait vu naître et disparaître des empires, s'évanouir des races, s'écrouler le vieux monde, se succéder des découvertes merveilleuses et, après tant de guerres, d'invasions, d'esclavage, de barbarie, de carnage et de misère, il avait vu s'épanouir le progrès, s'étendre la civilisation et ses vieux rameaux gaulois s'éclairer des rayons nouveaux de la liberté.

Voilà vingt-cinq ans qu'il n'est plus. Il se mourait de vieillesse et il fut abattu pour être vendu aux enchères. Sa bille prodigieuse donna 129 stères de bois marchand et l'une de ses grosses branches quarante stères de bois façonné ; trop grand pour tomber, il s'écroula, branche par branche, sous la hache, comme une antique citadelle s'émiette, sous les boulets, pierre à pierre.

Ce n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir gardé dans les musées par de fantastiques dessins, et, le lundi de Pâques, les filles du pays ne s'en iront plus, à la nuit tombante, cueillir furtivement sur ses rameaux disparus le doux bourgeon d'amour.

FULBERT DUMONTELL

LE NOUVEAU ROI DU DAHOMEY

(Voir gravure)

A propos du nouveau roi du Dahomey, M. le Dr Alquier, désigné pour aller servir à Abomey, envoie les intéressantes notes qui suivent :

"... Je ne sais pas si on a déjà envoyé en France des photographies d'Agoliagbo, le nouveau souverain. J'aurais en garde, pendant mon séjour à Abomey, de manquer une si belle occasion de croquer une Majesté noire. A plusieurs reprises, le frère de Behanzin a bien voulu poser devant mon objectif, et je vous envoie le portrait qui m'a paru le plus ressemblant. Le roi est dans sa tenue de réception préférée : pagne en soie et satin multicolore enserrant les reins et remontant sur l'épaule gauche, où il est maintenu par le bâton royal ; toque blanche décorée sur le devant de trois cocardes superposées et, sur son pourtour, d'autres motifs en clinquant, et toujours, devant le nez, c'est horrible... muselière en argent. Il n'y a pas d'autre mot pour désigner cet ornement grotesque composé, à la façon d'une paire de lunettes, de deux branches s'accrochant d'un côté derrière les oreilles et supportant de l'autre une plaque en argent, percée de petits trous, véritable crible destiné, dans l'idée du roi, à empêcher les corps étrangers et les grains de poussière de pénétrer dans ses

augustes narines ! On peut dire que la longue et inévitable pipe à fourneau d'argent fait aussi partie de sa tenue, car Agoliagbo ne la quitte que très rarement pour fumer de méchants londrés dans un de ses fame-cirages aussi peu élégants d'ailleurs que nombreux.

"Agoliagbo doit avoir trente-cinq ans environ. Il est grand et solidement musclé. Sa démarche est aisée, presque fière. Il a le teint moins noir que la plupart de ses sujets. Mais, comme eux tous, il a les cheveux crépus, la barbe rare, la moustache nulle. Avec son front découvert et sa large face, sa physionomie, quoique peu attirante, n'a cependant rien d'inquiétant : mais que son front se plisse, que ses deux petits yeux s'allument, l'air de famille reparait, et l'on est bien tenté de changer d'avis. Il est constamment entouré de ses femmes favorites ; l'une lui présente le crachoir, l'autre, particulièrement empressée, lui chasse les mouches ou lui essuie la poitrine, d'autres sont préposées au port du parasol, à l'entretien des piques, etc.

"Malgré tout le cérémonial dont il s'entoure, Agoliagbo, dans ce palais en ruines de Simbodji, plein des souvenirs du terrible Behanzin, avec sa lugubre Tour des Sacrifices, m'a semblé une Majesté de peu d'envergure et de relief."

PRISONNIERS CHINOIS

(Voir gravures)

Les derniers combats entre les armées du Japon et de la Chine ont donné l'avantage aux troupes japonaises.

La ville de Ping-Yan, quartier général des troupes chinoises, a dû capituler, et cette victoire met le royaume coréen tout entier aux mains du Japon.

Les Chinois étaient cernés par trois colonnes de troupes manœuvrant avec une grande précision, et qu'ils ne pouvaient fuir d'aucun côté sans rencontrer la mort, ils ont été pris, dit une version du combat, comme dans une trappe ; aussi, des régiments entiers se sont ils rendus "en bloc," voyant l'inutilité d'une résistance. D'ailleurs, les Japonais étaient trois fois plus nombreux que leurs adversaires.

Les pertes chinoises, en tant que soldats tués, dépassent 2,500 hommes ; les prisonniers sont au nombre d'environ 15 000.

Ils vont être expédiés au Japon par groupes d'un millier d'hommes.

Notre gravure représente la marche d'un convoi de prisonniers aussitôt après le combat. La plupart portent la cangue, énorme collier de bois qui gêne tous leurs mouvements, qui les empêche de fuir ; d'autres sont chargés de chaînes. Le paysage est lugubre : des têtes plantées sur des pieux, des cadavres décapités.

Sur mer, les Chinois n'ont pas été plus heureux que sur terre ; plusieurs de leurs vaisseaux ont été coulés.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Le beau sexe montre depuis longtemps une véritable passion pour le bracelet. N'en déplaise aux dames, l'hygiène voit d'un très mauvais œil cette surcharge d'anneaux précieux. Le bracelet peut devenir une cause de troubles circulatoires et amener une stase partielle du sang dans les mains. Si vous voulez absolument porter des bracelets, au moins qu'ils ne soient pas étroits ; surtout ne couchez jamais avec.

Ponrquoi, chez la femme, cette rage de porter l'emblème de l'esclavage, quand elle demande à grands cris la liberté !

Il faut faire non ce qu'on a du plaisir à faire, mais ce qu'on sera content d'avoir fait.—A. VES-
SIOT.

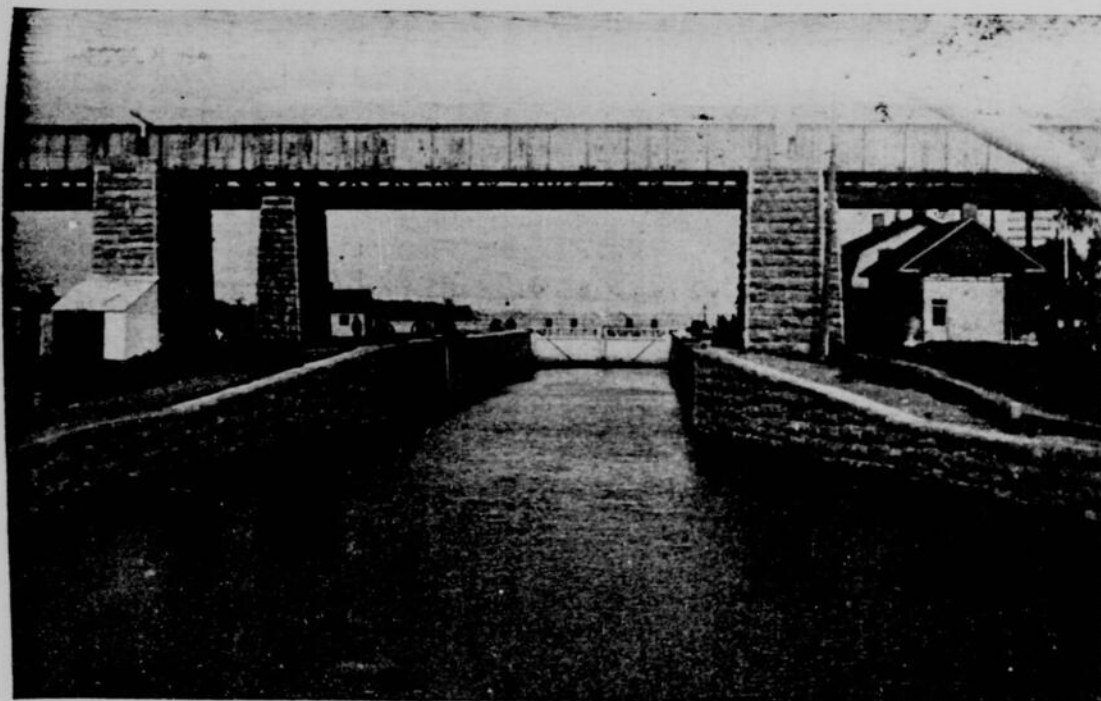
Les vérités qu'on aime le moins à entendre sont celles qu'on a le plus intérêt à savoir.—E. SYL-
VESTRE.



LA GUERRE ENTRE LA CHINE ET LE JAPON — CONVOI DE PRISONNIERS CHINOIS



AGOLIAGBO, LE NOUVEAU ROI DU DAHOMEY



STE-ANNE DE BELLEVUE.—ÉCLUSE DU CANAL ET LE PONT DU GRAND-TRONC



STE-ROSE.—PONT DU CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE



LE CLUB DES SHAMROCKS, CHAMPION DE LA SAISON 1894



OKA.—ÉGLISE ET PRESBYTÈRE DES SULPICIENS

Photos. J. N. Laprés

LE DIMANCHE DU TEMPÉRANT

I

Au temps où j'étais un buveur,
Qu'ils étaient tristes, mes dimanches !
Les oiseaux chantaient sur les branches :
Rien ne chantait plus dans mon cœur.
Quand paraissait l'aube vermeille,
Je maudissais ses fleches d'or :
Lourd des ivresses de la veille,
J'aurais voulu dormir encoeur...
Aujourd'hui, dès l'aurore, alerte, je m'éveille.

2

La femme, seule à la maison,
Tremblait et dévorait ses larmes,
Des jurons étaient mes seuls charmes :
Et des coups, ma seule raison.
Les enfants, ayant peur du père,
Se dispersaient tous au hasard,
S'envolaient tôt, revenaient tard...
Aujourd'hui, dès l'aurore, alerte, je m'éveille.

3

La veille, mon travail payé,
Ma bourse était assez replète,
Mais à solder plus d'une dette,
Le gain devait être employé.
S'il restait quelque pièce blanche,
Le cafetier, avant le soir,
— On tombe, hélas ! par où l'on penche ! —
L'avait serré en son tiroir...
Aujourd'hui, plus d'argent dépensé le dimanche !

4

La nuit, quand j'avais, sur un banc,
Lâché le dernier camarade,
Au logis froid, sombre et maussade,
Je revenais en titubant.
On m'y faisait vilaine mine :
Moi, parfois, aggravant mon tort,
Je cassais tout dans la cuisine,
Puis je m'étendais, ivre-mort !...
Aujourd'hui, dans la paix, le saint jour se termine.

5

Aussi, vieil ivrogne sauvé,
Je te bénis, ô Tempérance,
Œuvre d'amour et d'espérance,
Qui de si bas m'as relevé.
Debout le lundi dès l'aurore,
Je travaille, frais et dispos.
Chaque jour, je travaille encore,
Jusqu'au samedi sans repos...
Le dimanche, je joins mes deux mains et j'adore.

GRETCHEN

I



BAUMGARTEN est un joli village des bords du Rhin, près de Colmar, coquettement posée sur une colline que baigne le fleuve, d'où l'on aperçoit, accrochés au flanc des montagnes, les burgs antiques qu'ont tant dépeints les admirateurs des beaux sites. A l'ouest, les

Vosges dressent leurs hautes cimes, souvent couronnées de neige, tandis qu'au delà du Rhin, dans le duché de Bade, se dessinent vaguement, comme de fantastiques visions, les pics du Schwarzenwald et les massifs boisés de la Forêt Noire.

Baumgarten est une de ces contrées ravissantes, pleines de souvenirs, chères aux amis des légendes, un pays "ruisselant de poésie et d'héroïsme," où les conteurs et les poètes sont venus bien souvent rêver.

C'est la patrie de Gretchen Stoltz.

Une héroïne, cette Gretchen. Née à Colmar, où son père était brigadier forestier, elle était venue, après sa mort, habiter avec sa mère le petit village de Baumgarten. Gretchen avait alors dix-sept ans. De longs cheveux blonds ombrageaient son charmant visage qu'éclairaient de grands yeux, d'un bleu d'azur d'une douceur infinie. Sa beauté d'Alsacienne ne devait pas laisser indifférent le plus riche négociant de la contrée, Ludwig de Berstadt, Français de naissance, mais Allemand d'origine et de cœur, capitaine dans la landwehr prussienne, qui se disait descendant du dernier burgrave de Mayence, cousin du roi de Bavière. Ni sa noblesse plus ou moins authentique, ni sa parenté

royale, ni ses richesses, n'eurent le don d'éblouir la blonde Gretchen.

Il n'en fut pas de même pour sa mère, la vieille Catherine Stoltz, qui crut voir dans l'union projetée le bonheur de son enfant. D'ailleurs, Ludwig était puissant et riche ; la jeune Alsacienne, faible et pauvre, dut céder devant la volonté maternelle.

C'est ainsi que, contre son gré, sans amour et presque de force, Gretchen Stoltz devint un jour Gretchen de Berstadt.

II

Lorsque Napoléon eut déclaré la guerre à la Prusse, l'Alsace pleura. Puis, quand les premières larmes furent séchées, des bords du Rhin à ceux de la Moselle, on organisa de la résistance en vue d'une invasion étrangère. Tout ce que la vieille Alsace, tout ce que la Lorraine comptaient d'hommes valides courut à la frontière prussienne, tandis que les femmes, les vieillards et les infirmes, en les accompagnant jusqu'aux portes des villes, leur murmuraient des mots de courage et d'espoir...

Gretchen, le premier jour, montra à son mari la proclamation de guerre.

— Ludwig, dit-elle, le plus grand des fléaux s'abat sur notre pays. Je n'essaierai pas de te détourner de ton devoir, mais si tu dois verser ton sang, que ce soit du moins pour la bonne cause, pour la cause de la France, ta patrie d'adoption.

Le capitaine de la landwehr ne répondit pas tout d'abord. Il considéra sa femme avec étonnement, murmura quelques paroles inintelligibles et dit enfin d'une voix qu'il s'efforça de rendre grave et presque solennelle :

— Un de mes aïeux, Gretchen, le comte Frédéric-Albert, était burgrave de Mayence et parent d'un ancien roi de Bavière. Il est mort en héros, tué par une balle française. Mon grand-père et mon père ont servi, en qualité d'officiers, dans la garde prussienne. Ils sont morts après une vie glorieuse, sur un champ de bataille, honorés de tout ce que la vieille Allemagne comptait d'hommes illustres et de patriotes, pleurés par le roi de Prusse qui leur a fait élever des tombeaux magnifiques, dans le cimetière de Potsdam, pour immortaliser leur glorieux trépas. Mon père avait deux fils ; mon frère, seul, tu le sais, a suivi la carrière des armes, car ce métier m'eût bientôt déçu ; amoureux de nos champs et de la liberté, j'ai préféré rester libre et heureux à Baumgarten, avec l'espoir d'y terminer mes jours. Mais je dois aujourd'hui rejoindre mon régiment, Gretchen. Je suis officier dans la landwehr ; le devoir commande, j'obéis, je ne veux pas que mes illustres ancêtres sortent de leur tombeau pour me reprocher une lâcheté : ils veilleront, au contraire, sur ma fortune, et je pars pour m'enrôler sous l'aigle royale.

La pauvre Gretchen essaya, mais en vain, de combattre ces arguments. Elle frémit d'horreur à la pensée que son mari allait porter les armes contre la France, blesser, tuer peut-être ses amis, ses parents, ses frères. Elle tenta un dernier effort, versa une dernière larme ; et, prenant Ludwig par la main, en lui montrant les sommets neigeux des montagnes de Suisse, ne prononça qu'un seul mot :

— Fayons.

Ludwig de Berstadt secoua la tête sans répondre. Il détestait profondément la France. De plus, il ne chérissait que fort peu sa femme, qui ne lui avait pas donné d'enfant. Sans écouter les supplications de Gretchen, il partit en répétant :

— Je suis officier de la landwehr !

III

On l'a surnommée l'année terrible, cette année où les soldats français eurent à lutter avec les éléments et les balles prussiennes, où le froid, le vent et la neige vinrent paralyser les mouvements de ces braves ; et jamais surnom ne fut mieux mérité !

On sait trop ce que fut cette guerre...

Nos défaites se succédèrent avec une foudroyante rapidité. Wissembourg, Wörth, For-

bach, théâtres de luttes gigantesques, virent couler à grands flots le sang humain que les vautours et les corbeaux venaient à la nuit tombante, avidement sucer.

Les Français, divisés en nombreuses armées, mal préparés à cette guerre, tombaient par milliers, sous les coups de l'Allemand vainqueur.

Mais après chaque défaite, quand l'odeur de la poudre enivrait une génération nouvelle et rappelait aux autres, — aux anciens, — le souvenir de nos gloires passées, des jeunes gens de dix-sept ans et des vieillards quittaient leur chaumière. Ils se réunissaient sur les champs de bataille, au milieu des cadavres de leurs frères, et, la main levée vers le ciel, ils juraient de venger la France outragée. Mal équipés, presque sans armes, mais l'espérance au cœur, ils formaient un bataillon de braves, de héros, et, s'exposant sans crainte aux coups de l'ennemi, mouraient avec la satisfaction du devoir accompli.

A Baumgarten, une violente explosion de patriotisme éclata, même parmi les femmes, à l'annonce de nos défaites. Gretchen Stoltz, déguisée en franc-tireur, partit avec une poignée de braves. Elle arriva devant Sedan en même temps que l'armée impériale et l'on vit alors ce spectacle grandiose et inouï des francs-tireurs d'Alsace se jetant dans l'effroyable mêlée, avec les soldats de Napoléon, conduits par une jeune femme de vingt ans.

L'héroïne tomba, frappée d'une balle, dans les bras de ses frères d'armes.

IV

Gretchen est étendue, très pâle dans son lit blanc.

La mort voile déjà ses yeux à demi clos ; sa poitrine oppressée se soulève lentement, tandis qu'un murmure, un soupir, semble errer parfois sur ses lèvres décolorées.

Le vieux prêtre de Baumgarten est en prières dans la chambre de l'agonisante. Il vient de remplir son ministère sacré et tout en serrant les saintes huiles, il prie le Dieu des armées d'accorder pardon et miséricorde à la Française qui va mourir pour son pays. Un infirmier d'un régiment de ligne portant sur un brassard maculé de sang la croix rouge de la convention de Genève, essuie furtivement une larme, tout en essayant de ranimer la vieille Catherine Stoltz qui, éperdue de douleur, vient de s'évanouir.

Et près de la porte de cette demeure où le deuil va bientôt entrer, les francs-tireurs de la Haute-Alsace, les survivants de la grande bataille, jettent un dernier regard à l'héroïne dont les beaux yeux bleus vont se fermer à la vie pour toujours.

Soudain la porte s'ouvre, et Ludwig de Berstadt paraît, en grand uniforme. Il s'arrête atterré, devant le spectacle navrant qui s'offre à ses yeux ; il regarde avec émotion les francs-tireurs de la Haute-Alsace dont les yeux sont voilés de larmes, et embrasse sa femme en pleurant aussi.

Du front pâle de la blonde Gretchen découle encore une goutte de sang, le sang de la blessure que les Prussiens ont faite.

Il comprend tout, mais sa pitié soudain se change en colère. Il se souvient que ces jeunes gens, ces vieillards, cette femme, ont tué ses camarades, ses amis, le colonel de son régiment ; il retire alors de son dolman bleu un lambeau de drapeau qu'il a arraché à la France et, le montrant à l'agonisante, il s'écrie :

— Vainqueurs !

Gretchen a rouvert les yeux sous le baiser de son mari. En le voyant pleurer, son cœur s'attendrit ; elle oublie sa blessure, elle oublie la mort, elle oublie le mal que Ludwig et les siens lui ont fait : elle va pardonner. Mais le capitaine de la landwehr lui montre à ce moment le drapeau tricolore en le blasphémant.

Alors, d'un geste farouche, avec une vigueur dont cette moribonde paraissait incapable, elle s'élança sur Ludwig, lui arracha brusquement la précieuse relique.

— Lâche ! Lâche ! s'écrie-t-elle.

Gretchen embrasse avec frénésie l'emblème de la France, mais son énergie farouche est de courte

durée. Elle retombe épuisée sur sa couche mortuaire en jetant à son mari un dernier regard chargé de haine, un dernier sourire à son drapeau : la blonde Alsacienne a cessé de vivre.

Et tandis que le vieux prêtre, penché sur la couche de l'héroïne qui n'était plus, récitait en tremblant le *De profundis*, l'âme de Gretchen montait vers le ciel, toujours pure, toujours Française. . . . ses lèvres avaient gardé leur divin sourire dans l'immobilité de la mort, et les francs-tireurs d'Alsace, silencieux et navrés, priaient pour la jeune patriote dont les doigts crispés tenaient encore le drapeau de son pays. . . .

Cependant au pied de la colline le Rhin mugissait toujours dans ses cataractes, les cloches de Baumgarten tintaient leur glas funèbre et la terre d'Alsace, désormais une terre étrangère, s'apprêtait à recevoir dans son sein le corps de l'héroïne qui s'était fait tuer pour elle.

LOUIS COQUETON.

CHRONIQUES DES VOYAGES

CONGO FRANÇAIS

Le R. P. Garnier, de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire à Mayumba, donne, dans une lettre adressée dernièrement à un prêtre du diocèse de Saint-Claude, des détails intéressants sur son apostolat dans l'Afrique équatoriale française :

Me voilà missionnaire des Noirs du Congo depuis bientôt deux ans ; je commence à perdre tout ce qu'il y a en moi d'europpéen, et chaque jour je m'efforce de me faire de plus en plus nègre avec les nègres : *omnibus omnia factus*. . . . Mayumba est mon nid, et je l'aime comme l'oiseau aime le sien. Situé à quelques kilomètres de l'Atlantique il est ravissant. Notre mission est perchée sur une petite montagne à une cinquantaine de mètres au dessus de l'Océan. De chaque côté, de la verdure, des bois, des précipices ; nous avons une vue splendide sur la mer, les bateaux s'aperçoivent deux heures avant qu'ils ne touchent à Mayumba. La mission occupe un terrain qui a dû être complètement défriché. On a commencé par y envoyer quelques enfants, puis à bâtir des maisons en planches. Aujourd'hui la mission compte cent douze négrillons que nous travaillons à convertir et à instruire. La propriété bien cultivée fournit largement à la subsistance de tout ce petit monde.

Un Frère indigène apprend l'alphabet aux plus jeunes et les forme au travail ; il est chef de culture dans les champs. Pour moi, je suis chargé de la direction morale de ces enfants, des catéchismes et de la classe pour les plus grands. Le R. P. Supérieur a la direction générale de toute la mission.

En Afrique, c'est toujours par les enfants que le missionnaire commence l'apostolat ; l'homme fait et le vieillard sont trop enracinés dans l'idolâtrie et le vice pour goûter les belles vérités de la religion ; à grand'peine, parvient-on à faire accepter le baptême aux personnes âgées.

Parmi nos enfants, une vingtaine sont des esclaves rachetés par le missionnaire ; le prix d'un esclave varie entre quarante et cent francs ; tous les autres nous ont été confiés par les familles, chez qui nous les avons quêtés. La mission les garde aussi longtemps que possible ; une fois sortis, ils tâchent de se marier, ce qui n'est pas facile, puisqu'il n'y a pas encore de jeunes filles chrétiennes dans le pays. Quant aux esclaves rachetés par la mission, ils trouvent plus facilement à s'établir avec les filles esclaves que nous avons arrachées à la servitude ; ainsi se forme un village chrétien. Le nôtre est commencé, avec un noyau de deux jeunes ménages chrétiens. Sur nos cent douze enfants, à peu près quatre-vingts sont baptisés ; une soixantaine ont fait la première communion. Tous ont un bon esprit, sont soumis et pieux ; tous les premiers vendredis du mois et pour toutes les fêtes, ils s'approchent des Sacraments. En classe, ils sont assez tranquilles. La tête est un peu dure ; toutefois les grands savent très bien écrire et font quelques dictées en français, sans beaucoup de fautes. Quand c'est l'heure d'aller aux champs,

il est intéressant de les voir se rendre au chantier avec entrain, manier la pioche et fournir tout le travail nécessaire à la culture des terres d'où nous tirons tout leur entretien.

Les sauvages de ces contrées sont assez doux, ils ne s'attaquent pas à l'Européen, parcequ'ils sont souvent en rapport avec lui ; aussi n'a-t-on pas beaucoup à craindre de leur part. Du reste, le représentant de la France est à la plage et le drapeau tricolore flotte sur le bord de l'Océan ; les Noirs savent que, s'ils ne respectaient pas l'Européen, ils pourraient recevoir quelques châtements exemplaires ; ils viennent assez régulièrement vider leurs *palabres* devant l'administration française, Mais, comme tout est mystère chez ce peuple, il se passe des scènes terribles dans les villages, même dans ceux qui ne sont pas très loin du poste français ; des fêtes, des danses diaboliques, couronnées par quelques sacrifices humains ou quelques empoisonnements, en l'honneur de leur principale idole qu'ils appellent *Mboio* ; celle-ci n'est autre chose qu'un crâne humain placé dans une caisse ronde, à laquelle ils attribuent toutes sortes de vertus. Malheur aux profanes qui oseraient toucher cette idole ou simplement la regarder ; leur tête pourrait tomber sous le couteau du prêtre idolâtre. Les femmes et les enfants sont complètement tenus en dehors des cérémonies et des mystères qui regardent cette idole.

Voici comment se fait une fête en l'honneur de ce fétiche, c'est bien simple : les hommes, quand ils veulent boire, manger, s'amuser aux dépens des femmes, entrent dans la case du fétiche ou se tiennent au milieu du village ; on réunit tous les enfants du village environnant pour les faire chanter et danser en l'honneur du fétiche ; on leur fait faire toute espèce de grimaces, on leur fait peur, on leur inspire la crainte du fétiche.

Un noir initié aux secrets a une espèce de mirilton, et demande au moyen de cet instrument tout ce qu'il veut aux pauvres femmes qui se cachent et tremblent dans leurs cases. Il faut qu'elles s'exécutent et qu'elles donnent tout ce que le fétiche demande, car elles croient que c'est *Mboio* qui parle lui-même et malheur à elles si elles refusent : *Mboio*, leur dit-on, les tuera. Ces sauvages portent ce crâne dans la forêt, et là, font toutes sortes de diableries, ils multiplient les libations de *tafia* en son honneur ; enfin c'est un tapage toutes les nuits pendant des semaines entières.

On comprend que le démon est le maître de l'Afrique.

Tous, hommes et femmes, ont des fétiches ; il y en a pour donner la force au corps, d'autres pour guérir de certaines maladies, d'autres pour faire pousser les plantes, d'autres pour gagner des étoffes, pour tuer beaucoup de gibier, pour voyager en sécurité, pour gagner un procès, etc., etc.

Le noir est bien l'être le plus dégradé de l'humanité, et il faut avoir la foi pour aller vivre auprès de ces pauvres gens, se pencher vers eux pour leur apprendre qu'ils ont une âme et qu'il y a un Dieu infiniment bon qui peut les rendre heureux pour toujours dans son beau ciel. Ils ont une certaine connaissance d'un Etre supérieur à ce qu'il y a sur la terre ; mais c'est tout ; cet Etre leur fait peur.

Voilà quelques aperçus sur les mœurs des pauvres gens que je m'efforce de convertir ; les missionnaires peuvent venir en masse dans ces pays, ils auront toujours beaucoup de bien à faire. Combien d'âmes seraient sauvées s'il y avait plus d'ouvriers ! Le missionnaire qui sait que ses peines seront amplement récompensées est heureux ; malgré les privations, il est toujours gai.

Dans un mois je pense faire une grande excursion dans l'intérieur à trois ou quatre journées de marche, pour répandre la bonne nouvelle là où jamais le pied du missionnaire n'a foulé le sol, et jamais racheter des esclaves et les ramener à la mission. Vive l'Afrique avec ses noirs ! N'oubliez pas ceux qui se dépensent pour Dieu et la France sous le climat de l'équateur.

Arithmétique enfantine :

Le père.—Si on te donne trois gâteaux d'une part et cinq de l'autre, combien en auras-tu ?

L'enfant.—J'en aurai . . . assez !

COMMENT INTRODUIRE LE BONHEUR DANS LA FAMILLE

Une des premières choses requises, c'est l'empire sur soi-même, spécialement en ce qui concerne le caractère et la *langue*. Il y a beaucoup d'occasions où la paix de la famille serait conservée si l'on se souvenait à temps de ce proverbe : " Le silence est d'or."

Maint effort indispensable à la conversation du bonheur paisible du cercle familial est de genre négatif, et consiste à réfréner un moment de rudesse, d'humeur, d'impatience, etc.

Il est de grande importance que la courtoisie soit strictement observée dans la famille. C'est l'huile qui fait glisser plus doucement les rouages de la vie. Insistez près de vos enfants pour qu'ils soient aussi polis les uns envers les autres que vis-à-vis des étrangers. Qu'avant tout le mari et la femme donnent l'exemple entre eux et les enfants les imiteront. Les amusements sains et honnêtes sont un des éléments du bonheur domestique, et, au premier rang, de ceux-là on peut placer la musique. Nous devons cultiver comme un art l'habitude de causer joyeusement et avec bonne humeur dans le cercle de la famille, et de laisser de côté les sujets irritants, sauf dans les cas de nécessité absolue.

Des plaisirs au dehors sont nécessaire pour compléter le bonheur à la maison. Il n'est pas bon de se séquestrer et d'enfermer toujours les enfants dans le cercle de famille. Ouvrez vos portes, afin qu'on vous les ouvre. Vous recevrez ainsi autant que vous donnerez, car vous élargirez le cercle de vos idées, de vos affections et de vos sympathies. La culture des fleurs est en même temps attrayante et saine pour le corps et l'esprit ; elle convient à la santé, car elle aide à aspirer l'air frais et pur et à jouir de la grande lumière.

Mais ce qui contribue avant tout au bonheur de soi et des autres c'est l'amour désintéressé, la patience, l'indulgence. Dans les civilisations de l'avenir les vies humaines vibreront comme un orchestre harmonieux dont la solidarité aura accordé les instruments pour produire une agréable symphonie.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Roux aux oignons.—Dans un grand nombre de sauces où il faut mettre de l'oignon, on met cuire celui-ci dans le beurre avant d'ajouter la farine. On laisse, selon le cas, l'oignon prendre couleur, ou on le retire du feu quand il est encore blanc.

Soupe au pain.—Coupez de petites tranches minces de pain ordinaire ou à café ; placez les dans la soupière et arrosez les de bouillon chaud —au bout d'un quart d'heure, ajoutez le reste du bouillon et servez.

Bœuf à la mode.—Prenez un morceau de cuisse, d'ailoyau ou d'entre-côte, piquez-le de lardons frottés de poivre et épices ; mettez le dans du beurre chaud, ajoutez un peu de bouillon ou de vin blanc et un verre d'eau-de-vie, deux carottes, cignons, laurier, sel et épices et un jarret de veau. Faites cuire au moins cinq heures à feu doux. Plus le bœuf est cuit, meilleur il est. Il se sert avec son jus ou sur une purée ou garniture de légumes préparés à part.

Pâte pour toute sorte de friture.—Après avoir délayé la farine avec un demi verre de vinaigre, lait et sel, on ajoute une cuillerée d'eau-de-vie et un œuf. On bat le tout en travers comme une omelette ; on laisse reposer pendant une demi-heure, puis, au moment de s'en servir, on ajoute la moitié d'un blanc d'œuf battu en neige. Cette pâte s'emploie pour toutes les fritures telles que celles de pieds de veau, de cervelles, de salsifis, etc. Pour les entremets sucrés, tels que les beignets, on la prépare de même, mais en supprimant le vinaigre.

AGRICULTURE

Il en est de l'agriculture comme des autres industries : elle impose à celui qui veut la mettre en pratique, des conditions d'aptitude. Ainsi, le premier devoir d'un débutant en agriculture, c'est de faire son examen de capacité. Si les circonstances forcent un cultivateur de se mettre à l'œuvre avant d'être à la hauteur de son rôle, il devra alors redoubler d'énergie, car c'est toujours une œuvre difficile que de faire son instruction en fait de culture en même temps que l'exploitation d'une ferme. Les travaux qu'elle nécessite sont bien lourds et parfois difficiles, quand le cultivateur est au-dessous de sa tâche.

A l'automne, au temps où les produits de culture sont plus en demande, le cultivateur doit se rendre compte, d'une manière exacte, quels sont les produits qui se vendent davantage et qui peuvent lui rapporter un plus haut profit. Le cultivateur, en établissant son plan de culture pour l'année suivante, devra choisir les plantes qu'il devra récolter sur sa ferme et le terrain qu'il destina à chacune des récoltes ; il produira ainsi ce que le marché exige ; il adoptera une culture rémunératrice qui aura aussi l'avantage d'augmenter la valeur de sa ferme sous le rapport de la fertilité et du grand rendement. C'est ainsi que le cultivateur trouvera le véritable moyen d'améliorer une terre déjà fortement épuisée.

Le cultivateur qui observe attentivement la marche de la végétation des plantes, vient petit à petit à se familiariser avec leurs besoins, et au lieu d'en contrarier la marche, il l'active davantage pour obtenir chaque année des récoltes de plus en plus abondantes. Par cette observation constante de la végétation des plantes, le cultivateur comprend pour ainsi dire le langage des plantes soumises à son contrôle et il ne risque pas d'épuiser ses terres.

Lorsqu'il y a diminution dans le rendement des récoltes, il faut une réforme dans le mode de culture suivi ; les petites récoltes que le cultivateur engrange chaque automne lui font comprendre que ses champs ont besoin d'être engraisés. Si le cultivateur s'obstine à être indifférent à ce sujet, les récoltes diminueront d'autant.

Il y a des cultivateurs qui n'ont d'autre ambition que d'agrandir leurs terres qui ne sont jamais assez grandes à leur guise. Pour cette raison, le cultivateur et les ouvriers de ferme sont tellement surchargés d'ouvrage qu'ils en négligent la plus grande partie.

Les cultivateurs qui comprennent que le principal objet du travail n'est pas autant de gagner de l'argent que de se procurer les moyens d'améliorer leur culture et de jouir du confort compatible avec leur état, savent réussir mieux que les industriels avec un capital d'égale valeur. Car ils consacrent leur temps et leurs économies à améliorer davantage leurs terres chaque année et qu'ils agrandissent suivant les moyens qu'ils possèdent pour profiter plus avantageusement des travaux de culture toujours appropriés aux récoltes.

On nous annonce de la campagne que les patates pourrissent beaucoup cette année, et celles que l'on va encaver seront exposées à subir le même sort.

Il y a un moyen bien simple et bien sûr de prévenir cette perte, c'est d'étendre de la chaux sur les patates en les encavant, dans la proportion d'un plat (un pot) pour 100 minots. Avec ce moyen, on peut sans crainte encaver les patates, quand même elles seraient humides. Depuis vingt ans je suis ce procédé, dit un cultivateur bien connu, et je n'ai jamais tiré de ma cave une seule patate gâtée. Bien plus, il m'est arrivé assez souvent de trouver des patates qui avaient été encavées à demi gâtées ; eh bien ! cette partie gâtée était devenue noire et dure comme fer, et l'autre partie était restée parfaitement saine.

Ce procédé, qui est aussi sûr que simple, peut rendre de grands services. Qu'on l'essaye.

NOTES ET FAITS

Jugements littéraires

Un auteur a comparé les critiques aux petits vins dits de *pays*, qui ne peuvent jamais faire un bon vin, mais qui peuvent faire un excellent vinaigre.

* * * *

Histoire des impôts

—Comment pouvez-vous supporter les impôts dont le prince vous accable ? disait-on aux sujets d'un duc de Savoie.

Les Savoisiens répondirent :

—C'est que nous ne sommes pas tant fâchés de ce que le duc nous enlève que reconnaissant de ce qu'il nous laisse.

* * * *

Récompenses publiques

Napoléon Ier avait imaginé l'institution des prix décennaux pour forcer le public de s'occuper d'autre chose que de ses campagnes. Toutes les ambitions déchainées amenèrent entre les rivaux des explications vives, des apostrophes indécentes, des épithètes grossières. Des hommes de lettres qui avaient été oubliés jusqu'à ce moment firent retentir les journaux de leurs plaintes et de leurs invectives ; c'était un spectacle, et la galerie riait aux dépens des acteurs. Napoléon demanda un jour à M. de Bougainville ce qu'il pensait de cette petite guerre, et celui-ci répondit à l'instant :

—Sire, autrefois on faisait battre les bêtes pour amuser les gens d'esprit ; et aujourd'hui on fait battre les gens d'esprit pour amuser les bêtes.

* * * *

Etats de service de Napoléon

Né à Ajaccio, le 15 août 1769. Nommé :

	Années	Mois	Jours
Lieutenant le 1er sept. 1785.....	6	5	5
Capitaine le 5 février 1792.....	1	8	13
Chef de bataillon le 18 octobre 1795.....	—	3	18
Général de brigade le 5 février 1794.....	1	7	29
Général de division en chef le 4 octobre 1795.....	4	1	4
Premier consul le 9 novembre 1799.....	4	6	9
Empereur le 18 mai 1804.....	9	10	27
" le 20 mai 1815.....	—	3	2

CAMPAGNES

1793, siège de Toulon.
 1794, a armé les côtes de Provence et de Gênes.
 1795, 1796, 1797, à l'armée d'Italie.
 1798, 1799, en Egypte.
 1800, 1801, 1802, en Piémont et en Italie.
 1803, 1804, au camp de Boulogne.
 1805 et vendémiaire an XIV, en Autriche.
 1806, 1807, en Prusse, en Pologne.
 1808, 1809, en Espagne.
 1809, en Autriche.
 1812, en Russie.
 1813, en Allemagne.
 1814, en France.
 1815, en Belgique.
 25 campagnes, y compris vendémiaire an XIV.

BLESSURES

Le 24 octobre 1795, au siège de Toulon, coup de baïonnette à la cuisse gauche.

Le 23 avril 1809, à Ratisbonne, blessure au talon.

Mort le 5 mai 1821, à Sainte-Hélène, à 51 ans, 8 mois et 23 jours.

* * * *

L'officier et Fénélon

Pendant la guerre de la France contre la Hollande, sous Louis XIV, un brillant officier de l'armée française se trouvant à Cambrai vint trouver Fénélon et lui dit :

—Monsieur, je vais rencontrer l'ennemi sous peu de jours. Avant la bataille, je me sens vivement porté à vous faire l'aveu de mes fautes ; mais je désirerais entendre, de votre bouche éloquente,

les preuves qui établissent la divinité de la confession.

—Je le veux bien, Monsieur, répartit l'affable prélat ; néanmoins, comme en toutes choses il est naturel de prendre le chemin le plus court, confessez-vous d'abord, et peut-être qu'après avoir fait cette action, vous voudrez bien me dispenser des preuves.

—Mais le procédé est empirique, balbutie timidement le jeune homme, s'il faut pratiquer la confession pour connaître les motifs de se confesser.

—Cela peut-être ainsi en théorie, ajoute le pieux archevêque ; mais croyez que c'est, en fait, d'une efficacité certaine. Cédez donc à mon âge et à mon expérience, si ce n'est pas à votre conviction, et supposé qu'à la fin vous jugiez à propos de me faire grâce de toute discussion, nous aurons, l'un et l'autre, gagné deux heures dont nous devons compte, vous à l'Etat, moi à l'Eglise.

Vaincu par les accents de cette bouche d'or, l'officier s'agenouilla. Entre lui et le saint pontife, s'établit un colloque mystérieux que Dieu couvrit de tout l'amour qu'il porte aux enfants prodigues rentrant sous le toit paternel. Quand la confession fut terminée, le pénitent pleurait, et le confesseur, l'attirant sur sa poitrine :

—Eh bien ! lui dit-il, voulez-vous que je vous démontre l'utilité de ce que vous venez de faire ?

—Non, monseigneur, répondit le jeune homme en sanglotant, j'ai mieux fait que la comprendre, cette utilité, je l'ai sentie.

NOUVELLES A LA MAIN

Dans un salon financier. On parlait du banquier X. qui, de chute en chute, a fini par devenir cocher de fiacre.

—Parbleu, fit Aurélien Scholl, l'habitude de rouler ses clients !

* * *

Une petite question :

—Quelle différence y a-t-il entre une rose et un appartement ?

—!!!

—Il n'y en a pas ! Quand une rose s'ouvre, ELLE ÉCLOUT, et quand un appartement est fermé, lui aussi IL EST CLOS !

* * *

M. et Mme Dupiton ont invité quelques amis à la campagne.

—Soigne le diner, hein, fait Dupiton, pour une fois.

—Soigner le diner, crie madame, allons donc ! Ils reviendraient !

* * *

Compliments délicats :

—Oui, je l'avoue : je n'ai pas beaucoup changé, monsieur, et je vais vous le prouver en vous montrant le portrait qu'un photographe a fait de moi quand j'étais jeune fille.

—Ah ! la photographie était déjà inventée !

* * *

Duplumeau est désolé : sa femme n'est pas rentrée depuis deux jours. Il se rend à la Morgue : on lui montre plusieurs cadavres.

—Voyons, à quel signe pouvez-vous la reconnaître ?

—Oh ! monsieur, dit-il c'est bien simple : elle était sourde !

Le *Pater*, est un des plus jolis essais littéraires faits par François Coppée, de l'Académie française. Afin de le populariser au Canada, on en a publié une édition à 10 cents. G.-A. & W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.

Cette semaine, on joue au Théâtre Royal *Leaf*. Les journaux de Philadelphie font les plus grands éloges de cette pièce populaire. Rien n'y manque, les costumes et les effets scéniques sont à la hauteur du drame, et nul doute que la foule s'empressera d'accourir pour entendre une pièce favorite et très aimée du public Montréalais. M. Smith Kerrigan, dans la personification de Murty Kerrigan, remporte un beau succès.

GALERIE BOHIQUEENNE

LES FONDATEURS DU CLUB D'ECHECS CANADIEN-FRANÇAIS

La fondation du premier club d'échecs Canadien-Français de Montréal, en 1891, a été tout un événement dans le monde échiquéen de la province. Jusqu'alors, les races étrangères avaient cru que les descendants de la vieille France éprouvaient de la répulsion pour le plus scientifique des jeux.

Le fait est que les amateurs nationaux étaient peu nombreux, et, comme ils ne se connaissaient pas, qu'il n'existait aucun lien, aucune cohésion entre eux, cette science progressait lentement malgré le dévouement de quelques joueurs.

Voyant cela, quatre jeunes patriotes, émus de cet état de choses, s'abouchèrent avec M. O. Trempe qui, par la voie des journaux, avait travaillé à la propagation des échecs, et résolurent de fonder un club d'amateurs afin de pouvoir travailler plus efficacement par l'union, puisqu'elle donne la force.

Ils réussirent pleinement et les résultats ont été magnifiques, car de ce centre sont sortis de bons joueurs, de ce centre est partie l'idée de fonder d'autres clubs similaires qui font un bien immense pour notre cause. L'on peut maintenant affirmer que les échecs sont définitivement implantés parmi nous. C'est à ce titre principalement que nos amis ont droit de prendre place dans notre galerie échiquéenne.



E.-Z. MASSICOTTE



J.-N. MARCIL

E.-Z. MASSICOTTE, notre collaborateur, est le promoteur.

Étudiant en droit et journaliste, celui qui fait le sujet de cette notice, quoique jeune, a une carrière assez remplie. Il est l'auteur d'une histoire dont nous avons donné une biographie et membre de l'Académie littéraire musicale et artistique de France. Il a été président du Cercle Molière; l'un des fondateurs et ministre des finances du Parlement Modèle; vice-président des étudiants en droit de l'Université Laval; secrétaire de l'Association Saint-Jean-Baptiste, section Sainte-Cunégonde, et secrétaire-archiviste de la cour Saint-Roch, I. O. F. Né à Montréal, le 24 décembre 1867.

Comme joueur il est de force moyenne, car ses nombreux travaux ne lui permettent pas l'étude du jeu, mais c'est un ardent propagateur qui a fait de nombreux prosélytes.

J.-N. MARCIL fut le premier des membres du quatuor à étudier le jeu. Dès qu'il eut une connaissance suffisante il l'enseigna à ses amis, mais comme le précédent ses travaux ne lui permirent pas de consacrer le temps voulu pour devenir aussi fort qu'il l'aurait voulu.

M. Joseph-Nazaire Marcil est né, à Montréal, le 9 septembre 1867. Il a été l'un des fondateurs de la garde archiépiscopale dans laquelle il parvint au grade de sous-lieutenant. Membre de l'Académie d'escrime, il obtint de jolis succès, tant au fleuret qu'au tir au pistolet. M. Marcil est actuellement membre de la "Société sténographique des Deux-Mondes" et sténographe officiel dans la province de Québec. Il a été secrétaire-général des sténographes officiels de la province lorsque s'est agité le projet d'une association des membres de cette profession. Écrivain caustique, maniant la plume avec aisance, l'Écrivain Française l'a nommé son correspondant en Canada.



R. TOURANGEAU



A. GIROUX

RAOUL TOURANGEAU est né à Ottawa le 6 mars 1868, mais ses parents vinrent demeurer peu après dans la métropole, en sorte qu'il est bien Montréalais. En 1883, il entra chez M.M. Morgan & Cie, où il a fait son chemin et mérité l'estime de ses patrons. Aujourd'hui, il est le correspondant de cette importante maison. M. Tourangeau est président du Cercle Ville-Marie (Alliance Nationale); ancien chef forestier de la Cour Ville-Marie I. O. F.; ancien secrétaire-correspondant du Club d'Échecs; ancien membre du fameux chœur des Montagnards et organisateur de la visite de l'ex-champion Steinitz à notre club. M. Tourangeau est l'un des forts joueurs canadiens-français.

ARTHUR GIROUX naquit le 4 juillet 1869, en cette ville. Comptable de profession, il est à ses heures littéraire charmant, mais ne se fait pas lire assez souvent toutes fois. Il fut l'un des fondateurs et secrétaire-archiviste de la cour Jacques-Cartier I. O. F. si je ne rappelle bien. Joueur patient et méthodique il fait un adversaire difficile à vaincre.



A. Leflar.

Résultat d'un Rhume Négligé.

LES POUMONS ATTAQUÉS,

Que les Médecins n'ont pas réussi à soulager, Guéris en prenant

Le Pectoral-Cerise d'AYER

"J'avais contracté un fort rhume qui se porta aux poumons et comme on fait en pareil cas, je l'avais négligé, pensant qu'il s'en irait comme il était venu; mais je trouvais après quelque temps que le plus petit effort me faisait souffrir. Alors

Je Consultai un Docteur

qui trouva, en examinant mes poumons, que la partie supérieure gauche était fortement affectée. Il me donna de la médecine que je pris suivant l'ordonnance, mais elle ne semblait me faire aucun bien. Heureusement il m'arriva de lire dans l'Almanach d'Ayer, les effets qu'avait produit sur d'autres le Pectoral-Cerise d'Ayer et je résolus d'en faire l'essai. Après en avoir pris quelques doses, je me trouvai soulagé et avant d'avoir fini la bouteille, j'étais guéri."

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

La plus haute Récompense à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer guérissent l'Indigestion.

OPERA FRANÇAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine commençant le 15 octobre.

LUNDI MARDI MERCREDI LA BELLE HELENE

Opéra-bouffe en trois actes d'Offenbach, le grand succès de la semaine dernière; Mlle Degcyon, Hélène; M. Bouit, Paris; MM. Milo, Giraud et une forte distribution.

JEUDI (soirée de Gala) VENDREDI SAMEDI SOIRS Mamzelle Nitouche

La délicieuse opérette en quatre actes d'Hervé. Denise, Mme Boit; Célestin Floridor, M. Giraud; aussi M. Milo, le major; et M. Bouit, Champlatreux.

SAMEDI en matinée Le Grand Mogol

Pris des places — Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame et à la théâtre

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Sanguinet.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY

L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

Abonnement d'essai, un mois \$0.50.

S'adresser à la LIBRAIRIE DEKMI-GNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

187, rue St-Jacques, Royal Building

Montréal

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Le Secret d'une Tombée"



DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instructions. Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated criminal paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, INDIANAPOLIS, IND. * * * * *

REPORTERS!

We want a responsible LADY or GENTLEMAN in every town to act as newspaper correspondent, report the happenings in their locality and write articles for publication. Experience not required or necessary. Big remuneration for good writers. Enclose stamp for full particulars. MODERN PRESS ASSOCIATION, Chicago, Ill.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
GRANDE VENTE
A
ESCOMPTES
DU DEMENAGEMENT

Escomptes accordés sur le stock
entier de 10 à 75 P.C.

Un assortiment extraordinaire de man-
teaux dans les derniers styles, pour être
vendus à 33 1/2 p.c d'escompte

Garnitures et Passementeries — Un lot
de 500 verges de garnitures de toutes sor-
tes comprenant des passementeries en jais,
en soie, en mohair, en tinsel, etc., pour
être vendues au quart et à la moitié du
prix. Ceci est un lot réellement avanta-
geux que toute personne devrait voir.

150 douzaines de chemises blanches pour
hommes pour être vendues durant cette
vente à 39 cts la pièce.

Un lot de dentelles crèmes, blanches et
rouges, drabes et rouges, différentes lar-
geurs, variant de 30 à 50 cts la verge, pour
être vendues 5 cts la verge.

Voyez nos rubans réduits. Un choix
magnifique à des prix incroyablement bas.
Ne manquez pas d'assister à cette grande
vente qui ne durera maintenant que quel-
ques jours.

John Murphy & Cie
2343 Rue Sainte-Catherine
Coin de la rue Metcalfe
Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 3833



Cognac Jockey Club
Carte Or V. S. O. P.
GARANTI PUR A L'ANALYSE

Le meilleur Cognac importé au Canada.



En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATEUR

— DE —

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les
bonnes pharmacies.

Le **VIN** à
l'**EXTRAIT** de **FOIE** de **MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs
de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE** et
les propriétés thérapeutiques des prépa-
rations alcooliques. — Il est précieux
pour les personnes dont l'estomac ne
peut pas supporter les substances gras-
ses. Son effet, comme celui de l'**HUILE**
de **FOIE** de **MORUE**, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les
MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

ABONNEZ-VOUS

AU

MONDE ILLUSTRE

SEUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires

Saint-Nicolas, journal illustré pou-
gargens et filles, paraissant
le jeudi de chaque semaine. Les abon-
nements partent du 1er décembre et du 1er
juin. Paris et départements, un an : 15 fr. ;
six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20
fr. ; six mois : 15 fr. S'adresser à la Librairie
Châtelain, 15, rue Soufflot Paris, France.

emplâtre Souverain des Montagnes Vertes
de **GEO. TUCKER**



Nous offrons \$500.00 de récompense pour
un meilleur emplâtre. Des milliers de per-
sonnes souffrantes ont immédiatement re-
cours aux **EMPLÂTRES SOUVERAINS DES
MONTAGNES VERTES** de **GEO. TUCKER** pour
le soulagement immédiat des douleurs Rhu-
matismales, Rognons, Matrice, Poitrine,
Côtée, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez

GEO. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

1875, STE-CATHERINE, Montréal.—Prix 25c

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a
prompt answer and an honest opinion, write to
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'
experience in the patent business. Communica-
tions strictly confidential. A Handbook of in-
formation concerning Patents and how to ob-
tain them sent free. Also a catalogue of mecha-
nical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive
special notice in the Scientific American, and
thus are brought widely before the public with-
out cost to the inventor. This splendid paper,
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the
largest circulation of any scientific work in the
world. \$2 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single
copies, 25 cents. Every number contains beau-
tiful plates, in colors, and photographs of new
houses, with plans, enabling builders to show the
latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

**PACIFIQUE
CANADIEN**

CHANGEMENT D'HORAIRE

Depuis dimanche, 30 septembre, les chan-
gements suivants ont été faits. Gare Dal-
housie, pour Québec, le train partant à
3.30 p.m. ne fera le trajet que le mardi
Joliette et Trois-Rivières, le train local
partira à 5.15 p.m. tous les jours excepté
le dimanche. Gare Windsor, le train par-
tant à 6.15 p.m. et arrivant de Pointe For-
tune à 9.45 a.m. sera discontinué. Le
train de Pointe Fortune partant à 5.15 p.
m. et arrivant à 8.30 a.m. fera le trajet
tous les jours excepté le dimanche. L'ex-
press d'Halifax arrivera à 8.20 a.m. tous
les jours excepté le lundi. Tous les autres
trains comme à présent. 4 trains allant et
venant entre Montréal et Ottawa, tous les
jours excepté le dimanche. Chars salons
sur les trains du matin pour Ottawa.

Excursion annuelle à bon marché, les
4, 5, 6 octobre, Montréal à

Détroit, Mich., et retour.....	\$10.00
Cleveland, Ohio, et retour.....	12.50
Chicago, Ill., et retour.....	16.00
Cincinnati, Ohio.....	16.00
Saginaw, Mich.....	13.00
Bay City, Mich.....	13.00
Grand Rapids, Mich., et retour.....	14.00
St-Paul, Minn., et retour.....	39.00
Minneapolis, Minn., et retour.....	39.00
Minneapolis, via Toronto, Owen Sound et vapeur.....	40.50

Billets bons pour revenir jusqu'au 22 oc-
tobre 1894.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
Coin de la rue St-François

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite
par les

**POUDRES -
ORIENTALES**

LES SEULES

Qui assurent en 3
mois et sans nuire
à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$5

En vente dans toutes les pharmacies de
première classe. Dépôt général
pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine

MONTREAL Tel. Bell 6.313

LUBY pour les cheveux.

Nouveaux procédés américains pour plombage
de dents, en porcelaine et en verre
plus résistante que le ciment, imitant par-
faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL